

Laurent Hablot

manuel de
**HÉRALDIQUE
EMBLÉMATIQUE
MÉDIÉVALE**



Presses *f* Universitaires
FRANÇOIS-RABELAIS

Partie 1

L'armoirie

Points-clés À partir de la seconde moitié du XII^e siècle, l'Europe entière adopte progressivement un système emblématique qui fonctionne encore aujourd'hui : l'héraldique*. Ces « connaissances »*, d'abord figurées sur l'équipement militaire de la haute aristocratie, prennent bientôt le nom d'armoiries* et le bouclier devient leur principal support. La composition de ces armoiries, des motifs simples aux couleurs vives, est très vite définie par des principes qui en fixent les couleurs, la structure, les variations, imposant partout des règles relativement stables : le blason*. Destinés à identifier les élites militaires et féodales, ces signes héraldiques remplissent peu à peu de nombreuses fonctions civiles, codifiées par l'usage et relatives au lignage, au fief, à l'imaginaire chevaleresque.

Ces armoiries se diffusent progressivement à toute la société dans le courant du XIII^e siècle et occupent une place essentielle dans la culture visuelle du Moyen Âge.



Le monument héraldique du XII^e siècle

Fig. 1. Plus ancien témoignage de représentation héraldique en couleurs connu (v. 1160), l'émail funéraire de Geoffroy Plantagenêt, comte d'Anjou, figure sur le casque et le bouclier une armoirie - d'azur à six lionceaux rampants d'or - devenue pérenne et transmissible. Le comte est figuré en vêtements princiers civils, associés aux attributs militaires, l'épée, le casque et le bouclier, et l'épithète vante ses vertus de protecteur de l'Église (Musée archéologique du Mans). La permanence de ce signe chez les successeurs de Geoffroy et le respect des règles du blason qu'on y observe permettent de considérer ce décor comme proprement héraldique. Vers 1170, son biographe, le moine Jean de Marmoutier, nous apprend, qu'il tenait ces armes de son beau-père et parrain en chevalerie, le roi Henri 1er d'Angleterre, qui l'adoube en 1128 : « clypeus leunculos aureos imaginarios habens collo ejus suspenditur ».

Chapitre 1

Qu'est-ce qu'une armoirie ?

Le mystère des origines

Dès le début du XII^e siècle, au sein de la haute aristocratie d'origine carolingienne du quart nord-est de l'Europe, se fixe un nouveau système de signes emblématiques appelé à un incroyable avenir : l'héraldique.

Ces « connaissances », basées sur des motifs simples aux couleurs vives, appliquées sur différents éléments de l'équipement militaire, deviennent, dès les années 1140, le signe d'identité des grands lignages occidentaux et de ceux qui s'y rattachent (Nieus 2017). Ce type très particulier d'images procède certainement d'éléments anciens propres à chacune des civilisations qui ont forgé la culture occidentale. Pourtant si l'on peut reconnaître dans les premières figurations héraldiques des motifs ornementaux anciens, inspirés par exemple de soieries ou d'ivoires orientaux, et même si, par principe, les systèmes emblématiques n'apparaissent jamais par génération spontanée, on ne sait toujours rien des systèmes d'emblèmes précédents qui, entre le Bas-Empire, les royaumes barbares et la culture carolingienne, ont pu inspirer ce nouveau registre de signes répondant certainement à un ensemble de besoins précis de cette société féodale en cours de structuration. Les sources carolingiennes et mérovingiennes, même quand elles évoquent de nombreux attributs de pouvoir et d'autorité, restent quasiment muettes au sujet des signes visuels qui désignent les individus ou les groupes, dans le cadre militaire notamment. Et quel crédit accorder aux listes médiévales de boucliers des légions du bas-Empire rassemblées dans la célèbre *Notitia Dignitatum* ?

A-t-on prolongé avec l'armoirie des codes emblématiques plus anciens ? Différents emblèmes pré-héraldiques* progressivement assimilés dans les armes de telle ou telle famille ouvrent de précieuses pistes pourtant encore bien ténues : il s'agit de signes traduisant en image un surnom familial, comme



Fig. 2. Un chaînon essentiel dans les origines de l'héraldique ? Les boucliers des troupes stationnés à Osimi (Brest) de la *Notitia Dignitatum*, registre des insignes des dignitaires et soldats de l'Empire à la fin du IV^e siècle, copié au XV^e siècle à partir d'un exemplaire carolingien (Oxford, Bodleian Lib., Ms. Lat. Misc. 378).

Comme nous l'apprennent les sceaux et les sources littéraires, cette emblématique est donc d'abord figurée sur des éléments symboliquement importants de l'autorité féodale et de la tenue militaire comme la bannière*, signe du pouvoir de ban, et la housse du cheval, matérialisation de la seigneurie (Hablott 2017). Mais ce signe héraldique se fixe ensuite rapidement sur un support spécifique de l'équipement militaire, le bouclier, qui est le signe du plus petit dénominateur commun de cette nouvelle élite militaire et sociale rassemblant les souverains, les princes territoriaux, les seigneurs et les hommes d'armes : l'identité chevaleresque.

À l'imitation des quelques grands lignages qui l'avaient adopté dès les années 1140, le signe héraldique se diffuse alors plus largement, sans doute à l'occasion des assemblées européennes que constituent les grands tournois du nord de la France où se rencontre toute la chevalerie occidentale. Les grandes actions militaires communes, à l'instar des Croisades, favorisent également la propagation de ce mode de représentation dans la société occidentale. Au milieu du XIII^e siècle presque toute la chevalerie occidentale porte des armoiries mais les modalités précises de cette diffusion interrogent encore.



Le premier sceau armorié ?

Fig. 3. Premier sceau de Raoul Ier de Vermandois, réutilisé par son fils Raoul II. Peut-être un des premiers sceaux armoriés si l'on admet que le damier de la bannière est déjà l'échiqueté d'or et d'azur des Vermandois. Le bouclier est figuré côté revers (Moulage. Paris, AN, Sc./AN, n° 1010).

Une image singulière

Cette image héraldique qui se diffuse dans l'Occident de la fin du XII^e siècle est véritablement une image à part.

Une image singulière par nature

L'image héraldique concentre dès l'origine les principes généraux de l'image produite à la période romane - stylisation hiératique des figures, priorité de l'idée sur la forme, hiérarchie des proportions, couleurs vives et saturées, horreur du vide, construction par plans de l'image -. Elle se nourrit du vocabulaire ornemental de la période - figures géométriques, animaux terrifiants ou

fantastiques, végétaux symboliques, objets signifiants -. Mais, visuellement, cette image se distingue pourtant rapidement des autres figurations par le choix de ses supports - elle n'apparaît pas n'importe où ni sur n'importe quel support -, par un cadre stéréotypé - l'écu -, par ses couleurs saturées et limitées sans nuances ni dégradés et par sa structure singulière. Construite par strates, l'image héraldique superpose de plans constitués de couleurs - le seul élément indispensable de l'armoirie -, de formes et de figures qui s'empilent à l'envi selon des règles précises rapidement codifiées et globalement respectées, y compris dans les compositions les plus complexes : le blason*.

La règle des couleurs* qui organise les associations chromatiques et ne permet pas de superposer entre eux les métaux (or et argent) et les couleurs (azur, gueules, sable, sinople et pourpre) fonde l'originalité du système et sera globalement respectée tout au long du Moyen Âge et à travers toute l'Europe, même si elle souffre quelques exceptions intentionnelles - les armes à enquerre* - ou involontaires.

De ces principes graphiques, l'armoirie tire sa singularité visuelle, ses vertus mnémotechniques, sa dynamique signalétique, son efficacité sémiologique et narrative. L'armoire est donc bien une image performative. Devenue anachronique dès l'avènement du style gothique, et plus encore à la Renaissance, cette image se maintient pourtant sous cette forme à travers les époques et les styles, jusqu'à aujourd'hui.

Une image singulière par essence

Pensée en miroir, l'image héraldique est perçue peut-être dès l'origine du système, comme le reflet de celui qui la porte et est décrite de son point de vue plutôt que de celui du lecteur. Cette inversion de la latéralité, que l'on retrouve au Moyen Âge uniquement appliquée aux objets ou aux lieux chargé d'exprimer le sacré ou, plus tard, dans le portrait, se révèle non seulement dans la logique et la terminologie de description de l'image - la dextre* héraldique est à gauche du lecteur - mais aussi dans l'orientation des figures animées - qui regardent systématiquement vers la dextre - et dans les multiples usages et rituels qui font de ce signe une véritable projection emblématique de son titulaire (Hablot 2013). Imago à proprement parler, l'armoirie devient un substitut de la personne là où elle n'est pas visible, qu'elle soit dissimulée sous son armure ou réellement absente (Hablot 2017). L'association très rapide de ces signes héraldiques aux sceaux, eux-mêmes déjà chargés d'une forte valeur ontologique et d'une réelle capacité d'abstraction (Bedos Rezak 2010), a sans aucun doute très largement contribué à cette capacité sémiologique